

Le logeur haussa les épaules avec mépris.

Le muet, — il croyait que Martial l'était, — payait son apprentissage ; et il était probablement condamné à la paille pour la journée, comme un vieux cheval fourbu.

Mais lui tenait à toucher son obole et à la toucher double, en ce cas.

— Rester là ? fit-il hargneux. La paille ne se donne pas. C'est deux sous pour la nuit, autant pour le jour, à donner de suite.

Martial prit dans sa poche une partie des aumônes qu'il avait reçues la veille et tendit au logeur ce qu'il lui demandait.

Celui-ci, voyant qu'il avait fait recette, s'humanisa.

— On t'apportera une écuelle de soupe à midi si tu veux. C'est deux sous aussi.

Martial inclina la tête en signe d'acceptation.

Il lui tardait d'être seul.

Le logeur reparti, il retomba sur sa couche.

— Je vais donc voir s'écouler une journée inutile de plus. Un jour de plus de captivité pour mon maître.

LXXXVIII. — UN PASSANT CHARITABLE

Une journée et deux nuits de repos avaient fait grand bien à Martial.

Aussi, le surlendemain matin, lorsque le logeur rouvrit la porte pour mettre ses pensionnaires dehors, il trouva le Bretron en train de boucler ses courroies.

Le réduit dans lequel ce dernier venait de passer trente-six heures avait été plus peuplé durant cette dernière nuitée.

Outre un béquillard, client assidu probablement, un aveugle véritable et un lépreux immonde, effrayant à voir, avaient partagé cette hospitalité.

Des stigmates purulents couraient sur la peau de celui-ci. Mais cela ne suffisait pas, vaiseusement, à son ambition, car tandis que Martial Dacier assujettissait son pauvre corps sur la planche où il allait se traîner de nouveau, le lépreux sortait d'une besace sordide un pot de couleur, un pinceau...

Et employant tour à tour le contenu de ce pot et des sachets de poudre placés ensuite à côté de lui, il s'était mis à se tatouer avec un art étrange et véritablement stupéfiant.

Quand le logeur eut annoncé de son ton rogue que le moment de déguerpir était venu, il ne se dérangea pas, poursuivant sa besogne, ne se cachant pas.

Il savait que rien de ce qui se passait dans le royaume de la pègre mendicante ne transpirait au dehors.

Un mélange d'horreur et d'admiration pénétrait Martial en voyant l'étalage de plaies hideuses qui couvrait maintenant ces jambes déjà gangrenées.

Et, pour se raffermir, il pensa :

— Les agents de Somerset ne viendront pas me découvrir ici. Ils n'oseraient s'aventurer sans être en force dans ce qu'on appelle le royaume de la léproserie.

L'espèce d'inviolabilité dont jouissaient les mendiants et tire-laine de profession dès qu'ils avaient mis le pied dans le recoin sordide de la cité où ils avaient établi leur quartier général, devenait une protection pour Martial.

Il saurait où se réfugier, le jour où il sentirait menacé.

En attendant, il allait affronter de nouveau le grand jour et le regard des sbires du lord-chieff de justice.

Il reprit donc les patins de bois sur lesquels il s'appuyait pour traîner son corps dolent.

— Tu repars à la récolte, le cul-de-jatte ? fit le béquillard.

Martial inclina la tête.

Il devait continuer à jouer le rôle de muet qu'il avait adopté à la suite du mouvement de surprise constaté par lui chez le tourmenteur de la Tour de Londres.

Pourvu que ce changement, que ce mutisme qu'il s'infligeait ne lui nuisît pas lui-même.

C'était pourtant nécessaire : il y avait trop de danger à faire entendre le son de sa voix par d'autres, plus perpicaces peut-être que le... charitable bourreau n'avait paru l'être.

Il se souleva sur ses poignets, et la planche sur laquelle son buste était attaché racla la paille, écorchant le sol raboteux.

— Bonne chance ! lui cria le béquillard.

Le Breton le remercia par un sourire nerveux.

Il arriva sur le seuil de l'infeste hôtelière où il venait de passer un temps si long, lui semblait-il.

Il s'orienta facilement, reprit la ruelle qui l'avait amené là, l'avant-veille...

C'était le moment de l'immigration des truands vers vers la ville ;

du moins de ceux qui se répandaient dans Londres pour glaner les aumônes.

C'était aussi l'heure de la rentrée pour certains autres, les plus hardis, les plus forts ou les plus impatients.

Ces derniers aimaient mieux prendre que tendre la main ; ça allait plus vite et cela rapportait quelquefois davantage, quand le métier ne rapportait pas un bout de chanvre à l'extrémité d'une potence.

Martial les croisait, la mine patibulaire et féroce, avec leur toutelas pendant au côté.

Ils allaient dormir ou boire, pendant que la longue file des mendiants s'écoulait, boitant, se tordant, se traînant.

Les uns et les autres étaient tranquilles ici : les archers du lord-chieff de justice ne viendraient pas les y relancer.

Martial souffrait moins que l'avant-veille.

Puis, au milieu de cette population étrange, sauvage et vile en même temps, une sorte de fièvre l'emplissait.

Ces hommes qu'il croisait et dont quelques uns avaient du sang sur leurs loques personnifiaient la lutte, la lutte de leurs instincts grossiers et sanguinaires, soit, mais en somme la lutte !

Lord Somerset était le maître pour tous, mais il ne l'était pas pour eux, en fait.

Et inconsciemment il se disait que l'on pourrait accomplir quelque chose de fort, de puissant avec ces hommes, bien tenu dans la main.

La ruelle s'élargissait, les maisons étaient moins lézardées ; c'était la véritable capitale de l'Angleterre, celles où pesaient, incontestés, le pouvoir d'Elisabeth et celui plus lourd encore de son favori.

— Allons ! fit Martial en s'appuyant nerveusement sur les patins de bois qui lui permettaient d'avancer parmi les cloaques et de tirer en avant le poids de son corps.

Et il affronta à son tour la ville où tout était menacé et imprévu pour lui...

Il reprit le chemin du pont où il avait passé une journée si atroce, la première fois.

Les passants commençaient à circuler.

Le concert trainard des mendiants sollicitant l'aumône avec un accent et des paroles toujours semblables s'élevait déjà.

Seul, le cul-de-jatte faisait tache dans cet ensemble.

Il tendait silencieusement sa main dans laquelle, rarement, une pièce de monnaie infirme tombait.

On ne donnait guère qu'à ceux dont le ton faisait le mieux vibrer la pitié de ceux qui les entendaient.

Soudain l'œil volontairement alourdi de cul-de-jatte papillota, mais durant une seconde à peine.

Il venait de reconnaître Fabers le corroyeur.

La veille, celui-ci avait envoyé sa servante parcourir tous les endroits où se tiennent les mendiants.

C'est qu'un événement toujours redouté et cependant imprévu s'était produit.

Le même soir où Martial, râlant, épuisé de corps et d'âme était allé échouer dans un bouge de la grande léproserie, au moment où le corroyeur s'appretait à fermer sa boutique, un homme s'était présenté sous prétexte d'achats à faire.

Tandis qu'il tenait le marchand immobilisé derrière son comptoir, il s'était avancé sur le pas de la porte pour examiner la marchandise sous le jour déclinant, et il avait toussé fortement.

Cinq hommes postés isolément aux alentours avaient alors répondu à son appel et envahi le magasin.

Fabers avait eu d'abord un moment d'alarme.

— Malgré toutes nos précautions, les satellites du duc ont flairé l'ennemi, se dit-il.

Mais sa faiblesse ne devait pas durer.

L'écuyer français était parti depuis le matin et lui seul serait pris.

Depuis longtemps, Fabers prévoyait cette catastrophe : après le fils assassiné, le père jeté aux gehennes : c'était dans l'ordre.

Et l'artisan eut bien vite repris toute sa fermeté.

— Tu caches un étranger, un conspirateur dans ta demeure, avait dit alors l'homme qui s'était présenté le premier, où est-il ?

— Cherche !

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuillets en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.